

## *La dernière vision d'Alger*

Cet été-là de 1962, plus de neuf cent mille Français d'Algérie quittent leur terre natale. D'autres déjà les ont précédés, plus avisés, plus habiles au maniement des affaires, mais les vrais fils de l'Algérie sont là, entassés dans les cales des paquebots, sur les quais, dans les halls d'aéroport, livrés à l'exode le plus spectaculaire que la France ait connu depuis la dernière guerre, misérable troupeau sans bagages, semblable à leurs ancêtres venus avec rien, aventuriers rebelles ou pionniers rêveurs, découvrant l'Afrique comme d'autres avaient cherché l'Ouest.

Mais cette foule mosaïque, hétéroclite et anxieuse, redevenue nomade, n'est pas anonyme : elle est un peuple avec ses rites, ses mœurs, son art de vivre et sa langue, un peuple créé sous la lumière, venu de Malte, d'Espagne, d'Italie, de Sardaigne et de Sicile, de tous les terroirs français, de l'Alsace et de la Lorraine, de la Franche-Comté et du Paris de la Commune, un peuple neuf et naïf qui croyait aux mythes de l'eldorado et des terres vierges, emporté à la fois contre son gré et par sa faute dans le roulis cruel de l'Histoire, aveuglé sûrement de trop de clarté, devenu Caïn pour avoir négligé Abel et pourtant peuple aux bras ouverts, joyeux et généreux.

Son histoire s'achève donc là, dans le sirocco de cet été, dans la rumeur des bombes posées par les derniers insoumis de l'OAS, dans les meurtres perpétrés de part et d'autre dans les rues, à la hâte. Mais le baroud d'honneur se joue sans lui. Ce peuple est indifférent aux ultimes règlements de comptes. Il ne souhaite même pas la politique



Dans une rue déserte d'Oran, le 5 juillet 1962, une famille pied-noire fuit la violence.

Le 30 mai 1962, sur le paquebot  
du retour.



Alger, vue générale au soleil  
couchant.





La Madrague, station balnéaire  
du littoral algérois.

de la terre brûlée. Il ne se reconnaît plus dans les soldats de l'ombre qui prétendaient le sauver et auxquels il crut, un temps, par faiblesse et par désespoir. Il scrute, les yeux remplis de larmes, les dernières traces de cette terre qu'il a tant aimée. Il essaie de rassembler des images. Il tâche de ne rien oublier du paysage, de la tension, de l'aplomb de ce midi brûlant qui tombe sur le port ou bien écrase la piste d'envol. Il sait que jamais plus il ne retrouvera cela, ce sortilège de l'Algérie, cette magie qu'elle déploie, cette force vitale qu'elle possède, cette énergie.

Alger. La canicule de juin est déjà forte. Pas un souffle d'air, une mer d'huile comme à la belle époque des vacances quand, il y a peu de temps encore, tout ce peuple se ruait sur les plages et sur les môles pour continuer à célébrer les noces de la mer et de la terre. Les files d'attente sont surchargées. Des enfants épuisés dorment par terre ou dans les bras de leurs parents. Des hommes pleurent, mais sans rancune. Jamais ils n'ont pleuré ainsi, sauf peut-être pour la mort de leur mère. Maintenant, c'est une autre mère qu'ils quittent et la pudeur s'efface, l'émotion submerge tout. Les sirènes rauques des paquebots, les sifflements qui s'échappent des hautes cheminées, le bruit sec des cordages qui se déroulent des bornes à quai, les manœuvres des lents remorqueurs sont les seuls chants de l'exil. Ceux qu'on appelle les « pieds-noirs » s'engagent enfin sur la passerelle, s'engouffrent dans les coursives. Ils ne cherchent pas à rejoindre leur cabine, ils s'accrochent au bastingage. Leurs visages sont tendus, ils regardent s'éloigner la ville, toute blanche, écrasée de soleil.



La Casbah d'Alger.



Une sorte de tremblement de lumière brouille l'espace, mais la ville est belle quand même dans cette effusion du cœur, dans l'adieu déchirant. Comme des cornes de brume, les sirènes crèvent la tranquillité du ciel, rappellent l'imminence du départ. Imperceptiblement, le paquebot pivote sur lui-même, tiré par les remorqueurs. Les voyageurs ne lâchent pas la ville, elle leur appartiendra encore quelques minutes, d'abord immense, vaste à 180 degrés, des faubourgs d'El Biar à ceux de Bab El Oued, grimant sur les collines, culminant dans la mosaïque dorée des coupoles de Notre-Dame d'Afrique. Comment retenir tout cela ? Comment ne rien laisser échapper pour que, plus tard, on puisse se nourrir des splendeurs perdues du sortilège ?

Il n'y a plus même de ressentiment dans le regard, plus d'ennemis désignés. Ceux qu'ils ont toujours appelés indistinctement les « Arabes », les « fellaghas », n'ont pas davantage le triomphe arrogant.

Livraison de marchandises dans le bled par des commerçants algérois (années 1930).





Ruelle dans la Casbah d'Alger.

L'auteur dans la Casbah d'Alger,  
en 1984.



*Page de droite,*  
*en haut:* Sur une terrasse, dans la  
Casbah d'Alger.

*en bas à gauche:* Le *Ville-d'Oran*,  
paquebot de grande ligne, familier  
des pieds-noirs.

*à droite:* *Algiers (Casbah)*, de  
John Cromwell (1938), adaptation  
américaine de *Pépé le Moko*, le film  
de Julien Duvivier.

*Double page suivante:*  
Vue panoramique d'Alger au soleil  
levant.

Dans cette histoire de passion, de folie et de violence, chacun dans son camp n'oublie pas les liens secrets qu'il a tissés avec l'autre et devine ce que peut être ce déchirement. Juste au milieu de la baie, des maisons blanches partent à l'assaut des collines. La Casbah, ces jours d'été, ruisselle de soleil, la blancheur de chaux des maisons cubiques réverbère des éclats aveuglants, et les exilés, le long des coursives, regardent la ville indigène. Elle leur paraît belle soudain, cette Casbah qu'ils n'ont jamais visitée et dont ils savaient cependant qu'elle était le joyau d'Alger, le cœur battant de cette Afrique « arabe », le lieu obscur et éclatant de la révolution, trappes et caches, terrasses étincelantes où le linge séchait à l'air libre, fouetté par l'air marin ou le vent du Sahara.









Jean-Pierre Stora enfant, à bord du *Ville-d'Oran*, en 1947.



L'auteur et sa sœur sur un quai du port d'Alger, en 1950.

Une fois sortis du port, les paquebots de ligne réquisitionnés, le *Ville-d'Alger*, le *Kairouan*, le *Ville-d'Oran*, filent plus vite vers l'autre rive. Autrefois, quand les pieds-noirs partaient pour la « métropole », comme ils disaient, c'était vers l'immensité de cette mer qu'ils se tournaient, visage offert aux embruns. Aujourd'hui, c'est leur ville à jamais perdue qu'ils regardent s'effacer. Le triangle blanc d'Alger s'amenuise pour n'être plus qu'une masse indéfinie où se confondent enfin la ville blanche et la ville arabe, puis qu'un point que leurs yeux cherchent à ne pas quitter, comme s'ils savaient que, une fois ce point de lumière perdu, alors ce serait vraiment l'exil. La foule disparate s'installe sur les ponts, dans les cabines louées à prix d'or, s'assoit dans des transats ou se cale contre des valises. Elles sont vraiment en carton, achetées, ironie du sort, à des Arabes, sur les trottoirs, à la sauvette. Il y a aussi des cages où s'excitent des oiseaux affolés, des chiens tenus en laisse, la langue pendante, des chats dans des paniers en plastique, tournant comme des fauves. De vieilles femmes demeurent prostrées. Il n'y a, de toute façon, rien d'autre à faire que d'attendre. On dit que le passage du golfe du Lion sera particulièrement difficile, la mer y est toujours démontée et le paquebot a du roulis. Des hommes regardent les sillons d'écume que laisse le bateau derrière lui : l'Algérie, Alger, l'enfance heureuse dans le soleil, tout s'y engouffre. Rien n'a plus de consistance réelle. C'est un peuple âgé de cent trente-deux ans mais vaincu, appelé à disparaître, à se fondre dans la population française et qui rejoint cette France qu'il a mythifiée, dont pourtant il se sent si étranger, si différent. C'est donc là que commence l'histoire des rapatriés, sur un paquebot filant, solitaire, entre deux terres, sous des nuits d'étoiles. Ils sont semblables à leurs ancêtres, les pionniers de 1830, de 1848, de 1870, dans leur dénuement, dans leur statut d'émigrés, mais au cœur et rivées, la défaite, l'humiliation, la misère. En France, pas de terres d'accueil, pas de plaines à fertiliser, pas de villages à fonder ou à rebâtir dans l'enthousiasme, pas de graines à semer. Seulement se taire, se faire oublier, s'entendre dire qu'ils sont la cause directe de la mort des petits appelés du contingent, qu'ils sont français par lointain cousinage, que leur accent est trop bruyant et vulgaire, leur cuisine trop odorante. Et toujours se rappeler qu'il n'y a rien à répondre à cela. Quand ils arrivèrent en France, l'accueil ne fut, en effet, guère chaleureux. Les Français de métropole ne comprenaient pas leur attachement si viscéral à l'Algérie, ni ces liens si affectifs qu'elle semblait avoir créés avec eux. Comme le dialogue fut difficile, les pieds-noirs se sont terrés dans leur douleur. Ils affectèrent de ne plus parler de



Arrivée des pieds-noirs à Marseille, en juin 1962.

ce pays maudit, d'adopter des coutumes françaises, de redécouvrir le cycle des saisons, de s'acclimater à la neige et au froid, de se plier à d'autres manières de vivre et de manger, d'habiter des appartements à loyer modéré, anonymes et laids, d'acheter des terres ingrates dont personne ne voulait. C'est ainsi que l'Algérie a commencé lentement à devenir en eux une terre de mémoire, une terre d'appels secrets, qu'un dialogue magique a commencé à se tisser entre eux, qu'elle est apparue mythique, délivrée de tous les mauvais souvenirs, terre d'enfance, terre d'utopie.

## *Un pays singulier*

Pour les pieds-noirs, l'Algérie ne s'appelle même plus l'Algérie avec ses données géographiques repérables, son histoire millénaire, ses problèmes économiques et ses ressources naturelles. Elle s'appelle « là-bas ». Devenue légende, elle n'a pas de réalité concrète, elle est un pays imaginaire où les passions et les rêves se sont cristallisés.



De retour en Algérie, des pieds-noirs font une halte sur des lieux familiers.

*Double page suivante :*  
Le pont suspendu Sidi-M'Sid,  
à Constantine.

C'est pourtant un immense territoire de plus de deux millions de kilomètres carrés : le Nord, surpeuplé depuis les Romains, avec ses villes qui viennent ourler la côte, Oran, Mostaganem, Alger, Bougie (Bejaïa), Philippeville (Skikda), Bône (Annaba), et l'immense étendue saharienne qui commence aux portes des Aurès, Batna, Bou Saada, Biskra, Tébessa et, plus à l'ouest, Aïn Séfra, Géryville, Béchar... Au-delà de Saïda et de Sétif, les pieds-noirs n'ont qu'une vague notion de leur pays. Au mieux vont-ils sentir l'air du désert dans l'oasis de Bou Saada. Ils n'entendront guère le grand appel du Sud dont ils reçoivent pourtant les traces quand, par temps de sirocco, les vents du désert viennent griffer leurs joues ou bien ocrer les immeubles et les voitures d'une lumière étrange, comme une flamme, ou lorsque encore des nuées de sauterelles envahissent les villes du littoral, s'abattent sur les rues commerçantes ou bien échouent sur les plages.

Ce « là-bas » est étrange. Il rassemble des paysages multiples, il est tout à la fois la Savoie et l'Hérault, les Alpes et le Texas, la Beauce et le Colorado. La sécheresse et les pluies diluviennes alternent sauvagement, les oueds débordent, les ravins deviennent des fleuves, déposent des alluvions, mais l'instinct pionnier bâtissait et érigeait

Oran, le boulevard Front-de-Mer.



La place de la Brèche, à Constantine, en 1989.

